Vu de Pro-Fil



Dossier : Les rites

N°22
Hiver 2014-2015

Vu de Pro-Fil

N° 22 / Hiver 2014-2015

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :
40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES
Tél : 04 42 89 00 70

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Directeur délégué : Jacques Vercueil
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet
Réalisation : Crea.lia

COMITE DE REDACTION :

Jacques Agulhon, Waltraud Verlaguet, Arielle Domon, Arlette Welty-Domon, Alain Le Goanvic, Françoise Wilkowski-Dehove, Jacques Vercueil, Jean Wilkowski, Nicole Vercueil, Jean Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Jean-Philippe Beau, André Lansel, Michel Bertrand, Jean Lods, Maguy Chailley, Françoise Lods, Christophe Jacon, Jean-Pierre Nizet, Révaz Nicoladzé, Dominique Sarda

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud - 83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression : 6 déc. 2014

Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 35 86
frederic.laville@wanadoo.fr

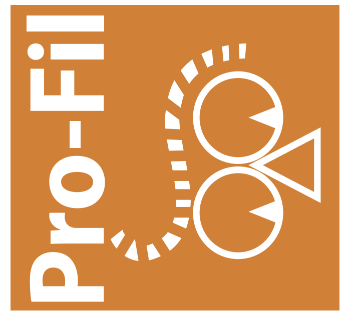
Hérault / Montpellier 1
Arielle Domon - 04 67 54 39
67 arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance
Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65
fdepalma10@yahoo.fr



Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

Edito

Cet éditorial me donne l'occasion de remercier encore une fois les intervenants de notre séminaire de septembre sur les rites au cinéma et plus particulièrement Michel Bertrand, Cheick Fantamady Camara et Jean-Pierre Nizet. Le sujet, mêlant religieux et cinéma, était séduisant mais il n'était pas sans risques car le résultat aurait pu être superficiel ou ennuyeux. Grâce à eux, il fut enrichissant et captivant.

Le riche dossier qui est consacré à ce séminaire permettra à ceux qui étaient à Toulouse de se remémorer de beaux moments et aux autres d'enrichir leur réflexion sur les rites et sur leur représentation au cinéma.

Les rites, religieux ou profanes, scandent notre vie, des grands événements à la routine quotidienne. Il n'est donc pas étonnant que les rites soient souvent la matière, burlesque ou tragique, des œuvres cinématographiques. D'ailleurs la construction d'un film, certes différente selon les auteurs et les genres, comporte aussi des sortes de rituels comme les premières et les dernières images, que nous aimons tant décrypter dans nos réunions.

Et notre vie profilienne comporte sa part de rites, auxquels nous sommes si attachés : ils commencent par la vision du film dans la salle de cinéma, selon un rituel que rappelle Jacques Vercueil, et se prolongent par ces discussions mensuelles mêlées d'agapes, au sens étymologique de réunions entre amis.

Jacques Champeaux

Sommaire



Couverture :
Jérémie Renier et Clémence Poésy dans *La pièce montée* de Denys Granier-Deferre (2010)

Un certain regard sur un psychodrame

Mommy de Xavier Dolan, Québec 2014 , 1h40 avec Anne Dorval (Diane), Antoine-Olivier Pilon (Steve), Suzanne Clément (Kyla)

Certains critiques, presque tous unanimes pour apprécier le film, concluent à « l'avènement d'un cinéma nouveau », avec le tout jeune réalisateur canadien Xavier Dolan. Et sans doute, à propos d'un récit dont la charge émotionnelle peut rappeler certaines réalisations des frères Dardenne ou de Lars Von Trier (*Dancer in the Dark*) a-t-il une approche formelle d'une grande originalité. Anecdote linéaire, chronologique, à peine ponctuée d'un retour dans un 'futur' (si l'on peut dire) idyllique, mais de très courte durée.

Diane, veuve depuis trois ans, est mère d'un ado très fortement perturbé, qui est allé jusque-là d'une scolarité chaotique à des placements en diverses maisons d'éducation, le tout ponctué de 'coups durs' dont le dernier en date est l'incendie criminel de son collège. Malgré les mises en garde, Diane décide de prendre l'enfant avec elle : amour, poids du veuvage, regrets ? Quelle motivation, alors que de plus l'existence professionnelle n'est pas sans gros soucis ?

L'eau et le feu

Commence alors une aventure à deux, chemin de croix fait en alternance d'épouvantables querelles, sinon de pugilats, interrompus de scènes d'une intense affection réciproque, souvent. Le calme parfois, souvent la tempête et un langage fortement ordurier. Et voici Kyla, jeune voisine en rupture familiale et professionnelle, avec laquelle Diane s'est liée d'amitié. Une institutrice en congé sabbatique, sinon thérapeutique... Conquête affective réciproque avec l'adolescent. Les deux adultes prennent le problème à bras le corps, dans tous les sens du terme.

Le trio vit au rythme des crises du gamin, et de ses instants de quiétude. La pédagogue en rupture d'activité va même tenter de poursuivre l'éducation scolaire du garçon, mais vite en pure perte. Au nombre des intenses moments d'émotion affective, cette folle danse du trio, et d'une comparse de circonstance. Mais, à l'inverse, cette cruelle expérience où, dans une débauche de musique déchainée en rythme et en puissance, le jeune connaît, au terme d'un *karaoké* prometteur, la rude désillusion des moqueries grandissantes de l'assistance juvénile...

La fin d'un rêve

Se profilent les lourdes conséquences judiciaires liées à l'incendie du collège. La fin approche, alors que Diane consent, la mort dans l'âme, à un nouveau placement médical de son fils. Kyla déménage à Toronto, pour suivre, dit-elle, son compagnon. Diane tente de faire bonne figure, en une sorte d'acte de foi, d'espoir en l'avenir... contre une attente bien incertaine. Cette épopée à trois, toute de violence et de douceur, touche à son terme. Où il est prouvé que l'on peut faire encore de l'excellent mélo – lorsque le grand talent est au rendez vous.

Jacques Agulhon

Filmographie de Xavier Dolan
2014 *Mommy*, prix du Jury au festival de Cannes
2013 *Tom à la ferme* (4 prix, dont FIPRESCI à Venise)
2012 *Laurence Anyways* (16 prix, dont Art Cinema à Hamburg)
2010 *Les Amours Imaginaires* (6 prix, dont Regard Jeunes à Cannes)
2009 *J'ai tué ma mère* (28 prix, dont SACD-Quinzaine à Cannes)

Anne Dorval dans *Mommy*



Les merveilles d'Alice Rohrwacher

Le Meraviglie, Italie 2014, 1h46 avec Maria Alexandra Lungu (Gelsomina), Alba Rohrwacher (Angelica la maman), Sam Louvyck (Wolfgang le père), Monica Bellucci (Milly Catena la fée).



Grand prix du Jury au festival de Cannes. La vie paisible d'une famille post-soixante-huitarde d'apiculteurs dans la campagne toscane est secouée par deux irruptions venues de l'autre monde - le nôtre.

Monica Bellucci dans *Les merveilles*

CHAMP

Béatitudes en Toscane

Ce bijou de tendresse, de nostalgie, et de fantaisie, prend aussi sa saveur dans le réalisme : la cinéaste italienne Alice Rohrwacher et l'actrice Alba, sa sœur, ont grandi dans la région du tournage où leur père allemand produisait du miel dans un climat de liberté et de folie qui ne les a pas empêchées, semble-t-il, de réussir.

Le film est d'abord la chronique paisible d'une famille à la campagne. Le style de vie dénonce des urbains transplantés, soumis à l'utopie écolo-libertaire et autoritaire du père, mais les relations dans ce microcosme sont surtout faites d'amour et de confiance. Entre des gamines encore puériles et des adultes qui le sont à peine moins, émerge la stature de la fille aînée Gelsomina, 13 ou 14 ans, seule à avoir le sens du réel et de la responsabilité - personnage et prénom évoquant la mythique héroïne de *La Strada*.

Mais c'est elle aussi qui sera le plus fortement affectée par les deux évènements qui vont donner son mouvement au récit : l'arrivée d'un garçon de son âge, délinquant confié par l'Assistance publique à ses parents, et un jeu-reality animé dans les environs par la Belluci, dérisoire fée de télévision.

Miel, angoisse et magie

De la magie onirique, il y en aura donc, dans les bois, grottes et falaises de l'ile Bisentina ; sur le pré devant la maison, où surgit un improbable chameau de Bactriane ; dans la remise, où Marinella boit au rayon de lumière ; sur les lèvres closes de Gelsomina, qui en laisse sourdre des abeilles... Mais la dramaturgie s'alimente aussi aux angoisses venues du monde extérieur - hommes en tenue guerrière qui naissent de la nuit pour cerner la maison, avertissements effrayants de l'assistante sociale qui amène le jeune Martin, ou empoisonnement des abeilles par les épandages des voisins...

La vulnérabilité de ce petit Eden - drame quand le miel déborde du seau ! - nous tient le cœur battant, tant il est difficile de s'abriter du grand monde brutal dont le père prédit la fin prochaine... mais Gelsomina prend tout cela avec le grain de sel indispensable. Comme dans *Corpo celeste*, premier long métrage de la réalisatrice, un portrait d'adolescence, délicat et réussi grâce à une remarquable direction des jeunes acteurs, qui enchante cette fable du réel.

Jacques Vercueil

CONTRE CHAMP

Magie en carton-pâte

Une ambiance post-soixante-huit règne dans cette famille, qui vit au rythme des récoltes de miel et des coups de gueule du père, bourru mais qui fait tout pour sa bande d'enfants pleins de fraîcheur et de vie.

Malgré la difficulté à vivre son utopie et la dureté de ses conditions de vie, cette famille vit des moments heureux entre récolte du miel et jeux des enfants. Alice Rohrwacher excelle à décrire ces moments intimistes, la magie de la nature ; un charme certain se dégage de cette première partie du film.

Les choses se gâtent avec l'irruption du monde extérieur, quand Gelsomina, la fille aînée, espère résoudre les problèmes d'argent de la famille en participant à une émission de télé-réalité. On n'arrive pas à s'intéresser vraiment à cette parodie grotesque, ce qui était magie de la nature devient magie de carton-pâte, le film n'en finit plus.

C'est dommage, tant les dons d'Alice Rohrwacher sont éclatants, mais une idée de départ, la création d'une ambiance et quelques très beaux moments de cinéma ne suffisent pas à faire un film. Gageons que ce sont ces moments que le jury de Cannes a voulu récompenser par son Grand prix, pour lui permettre de faire le grand film qu'on espère d'elle.

Jean-Philippe Beau

Parmi les festivals

Une saison de cinéma russe novatrice

Les événements tragiques en Ukraine y auront sans doute contribué. La saison cinématographique russe, présentée en novembre d'abord à l'Arlequin (Paris) puis au 22ème festival de Honfleur, a permis au public de sortir des clichés sur les malheurs de l'âme slave, ce qui semble correspondre à la nécessité de mieux comprendre l'Histoire et les mentalités des peuples de l'est de l'Europe, en particulier de la Russie.

Loin de l'accumulation de films durs, violents ou misérabilistes des années précédentes, une série d'excellentes comédies ont enchanté les spectateurs. Des thèmes nouveaux concernant l'analyse de comportements individuels ont été abordés et récompensés.

La classe d'insertion d'Ivan Tverdovski sur le quotidien d'une jeune fille handicapée dans une classe pour élèves à problèmes et *Comment je m'appelle* de Nigina Saiffulaeva sur la recherche d'un père ont raflé presque tous les prix dans la cité normande. Troisième film distingué, d'une mention spéciale, le magnifique *Essai* d'Alexander Kott, sans paroles, a constitué une charge terriblement efficace contre le comportement des autorités soviétiques qui ont refusé dans les années 1950 de penser aux conséquences des essais nucléaires au Kazakhstan sur les populations voisines. Retour au passé encore, mais cette fois dans les années soixante-dix, avec *Les gars* de Renat Davletiarov qui se rappelle la camaraderie, les bandes et l'éveil à la sexualité, tandis que Mikhaïl Segal plante le décor de *Film sur Alexeev* dans le milieu des bardes et du KGB.

Nouveauté de 2014, trois succès du box office en Russie nous montrent les équivalents de *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon dieu ?*, dans un monde sans pauvreté, avec belles voitures et appartements cossus : *Les sapins de Noël 3* qui sont aussi une apologie de la Russie ; *Embrassez-les tous* de Zhora Kryzhovnikov qui filme caméra à l'épaule un mariage complètement déjanté ; et *Chère Maman*, sur une mère possessive et un fils étouffé.

Enfin des comédies

Saluons aussi la comédie loufoque et antiraciste de Evgeni Sheliakin, *N/B*, autour de l'amitié d'un Caucasien et d'un nationaliste.

A l'opposé de cette glorification du monde actuel, le dernier film d'Andreï Kontchalovski, qui se situe près d'Arkhanguelsk (nord de la Russie), *Les nuits blanches du facteur Triapitsyne*, exprime une certaine nostalgie pour un monde perdu.

Dommage que *Coup de soleil*, le nouveau film de son frère, et rival, Nikita Mikhalkov, n'ait pas été projeté par la même occasion lui aussi !

Françoise Wilkowski-Dehove

Voir les pages concernant ces festivals sur notre site.

* Titres francisés sans préjuger sous quel titre ces films seront diffusés - éventuellement.

Les prix de l'automne

Les prix œcuméniques

Montréal (21 août - 1er sept.)

Cap Nostalgie (Fushigi Na Misaki No Monogatari) d'Izuru Naroshima (Japon, 2014)

Mention spéciale : *Melody* de Bernard Bellefroid (Belgique / France / Luxembourg 2014)

Miskolc (12 - 21 sept.)

Bande de filles de Céline Sciamma (France, 2014)

Varsovie (10-19 oct.)

In the Crosswind (Risttuules/Vent de travers)* de Martti Helde (Estonie, 2014)

Leipzig (27 oct. - 2 nov.)

Toto si surorile lui (Toto et ses sœurs)* d'Alexander Nanau (Roumanie, 2014)

Kiev (25 oct. -2 nov.)

Difet (Oblivion/Oublie)* de Zeresenay Berhane Mehari (Éthiopie / États-Unis d'Amérique, 2014)

Mention spéciale : *Anderswo (Quelque part ailleurs*)* d'Ester Amrami (Allemagne 2014)

Catégorie 'premiers courts-métrages professionnels' : *Perlmutter (Last Time Paris/Nacre*)* de Rupert Höller (Autriche 2014)

Mannheim/Heidelberg (6 au 16 nov.)

Nabat d'Elchin Musaoglu (Azerbaïdjan, 2014)

Le jury de Mannheim 2014 était présidé par Alain LeGoanvic, notre ex-président. Il a pu présenter lors d'une réception le livre *Petite théologie du Cinéma* dont il a rendu compte dans notre dernière édition. Un article détaillé sur ce festival sera mis en ligne.

Les prix INTERFILM

Venise (27 août - 6 sept.)

Rappelons que ce jury décerne un prix à un film important pour le dialogue inter-religieux

Loin des hommes de David Oelhoffen (France, 2014)

En outre, le jury voudrait citer un film montré hors compétition : *Words with Gods* de Mira Nair, Amos Gitaï, Emir Kusturica, Bahman Ghobadi, Hideo Nakata, Hector Babenco, Alex de La Iglesia, Guillermo Arriaga (Mexique / États-Unis d'Amérique 2014)

Lübeck (29 oct. - 2 nov.

1001 Gramm (1001 grammes)* de Bent Hamer (Norvège / Allemagne / France, 2013)


Alain Le Goanvic


Ronit Elkabetz dans *Le procès de Viviane Amsalem*

Le prix du jury Pro-Fil

Au Ciné-Festival en Pays de Fayence (4-9 nov.)

Le jury, présidé par Paulette Queyroy, a décerné son prix à *Le procès de Viviane Amsalem (Gett)* de Ronit et Schlomi Elkabetz (Israël / Allemagne / France, 2013)

Ce film expose le combat opiniâtre d'une femme israélienne pour obtenir le divorce devant un tribunal rabbinique. La précision d'une mise en scène épurée, la complexité et la profondeur des divers personnages, soutenues par des acteurs de qualité, et la répétition oppressante des mêmes situations, provoquent une tension qui maintient jusqu'au bout l'intérêt des spectateurs. Bien que l'action se passe de nos jours en Israël, la lutte des femmes pour s'affranchir de la tutelle que les hommes leur imposent est un sujet universel.

Un article détaillé sur ce festival sera mis en ligne.

Cinemed : quatre prix pour Terre éphémère

Cinemed 2014 a couronné le film *La terre éphémère* (*Corn Island*) de George Ovashvili (Georgie 2014) en lui attribuant pas moins de quatre prix ! ! ! Antigone d'Or 2014, Prix de la Critique, Prix du Public Midi-Libre et Prix Jam de la meilleure musique !

Voir les articles sur les différents films de ce festival sur la page du CINEMED de notre site.

Un vieil Abkhaze et sa petite fille cultivent du maïs sur une des îles éphémères du fleuve Inguri, frontière naturelle entre la Géorgie et l'Abkhazie. Ces îles sont des bandes de terre fertile qui se créent et disparaissent au gré des saisons. Celle-ci est tout juste assez vaste pour accueillir une petite maison de bois et un champ de maïs.

De somptueuses images d'une nature sauvegardée où l'élément aquatique et la forêt sont prédominants. L'atmosphère, paisible au début, va devenir peu à peu inquiétante. Aux dangers et aléas de la nature s'ajoutent ceux venant des hommes : la guerre au loin est rendue présente par des coups de feu, des brigades militaires en bateau, des soldats guettant à la jumelle la petite jeune fille, et enfin cet homme blessé que le vieil homme accueille et soigne, en le cachant. Lorsque les maïs sont mûrs, la tempête arrive. Et la tempête sera la plus forte… Au printemps suivant un autre homme arrive et retente l'aventure. Au-delà de la mort, la vie continue, avec de nouveaux acteurs…

Cette fable se joue sur fond de communication non verbale. Une seule conversation entre le vieil homme et sa petite fille. Tous les autres échanges reposent sur des regards et des gestes. Et lorsqu'interviennent les militaires, c'est dans l'incompréhension mutuelle : ils parlent géorgiens et ne comprennent pas l'abkhaze.

Maguy Chailley

Rencontre avec Georges Ovashvili



Georges Ovashvili lors de la soirée de clôture du festival de Karlovy Vary : outre le prix du jury oecuménique (voir la page Karlovy Vary de notre site), il a reçu le globe de cristal pour *Terre éphémère*.

Georges Ovashvili est diplômé de l'institut géorgien du cinéma et du théâtre et de l'Académie du film de New-York. Après une carrière internationale exceptionnelle de *L'Autre rive* (2010), *La terre éphémère* est son second long-métrage.

Vu de Profil **:** Où avez-vous tourné le film ?

Georges Ovashvili : J'ai tourné entre l'Abkhazie, ancienne région de la Géorgie, maintenant séparée depuis l'invasion russe en 1992. Le fleuve Ingouri, frontière naturelle entre les deux régions, est sous contrôle des troupes russes. En août 1992, 250 000 Géorgiens ont dû quitter leur terre et s'exiler en Géorgie.

VdP **:** Nous avons vu plusieurs mythes et thèmes dans votre film : Sisyphe, Robinson Crusoé…

G.O. : Il s'agit plutôt d'une histoire biblique et des thèmes universels : la création, la vie, la mort. Je m'intéresse essentiellement aux conflits qui divisent les hommes et détruisent leur rapport avec la nature.

VdP **:** Qu'avez-vous voulu montrer à travers les personnages ?

G.O. : J'ai voulu monter l'évolution de la petite fille vers la femme, la transition. Le vieil homme est joué par un acteur turc de 75 ans, très connu, Ilyas Salman. Dans le Caucase, on a un respect particulier pour les vieilles personnes et ce qu'elles peuvent communiquer et transmettre. A travers le soldat, qui vient de nulle part, j'ai voulu montrer le climat qui existe actuellement près de ces frontières : enquêtes, suspicion et tueries. Pour comprendre le refus de livrer le soldat 'étranger' aux siens abkhazes, le vieil homme se réfère à la tradition du Caucase géorgien pour qui une personne accueillie chez soi, même le pire ennemi, est sous la protection de l'hôte ; mais, passée la porte du jardin, il le tuera si l'honneur ou l'histoire le lui commandent. Cette tradition est toujours en vigueur en Abkhazie, Svanétie, Khevsourétie...

VdP **:** Comment avez-vous trouvé cette île ?

G.O. : Je ne l'ai pas trouvée ! Cette île n'existait pas et il nous a fallu la construire au milieu d'un vaste lac artificiel. L'aventure a duré 4 ans avec 75 jours de tournage.

VdP **:** Pouvez vous nous parler de vos projets ?

G.O. : La Géorgie est aujourd'hui divisée en trois parties, dont les deux plus importantes sont sous contrôle russe. Dans *L'Autre rive*, je montrais ce que sont les deux cultures géorgienne et abkhaze. Je suis ensuite passé à un film biblique. Dans un troisième film – ce sera donc une trilogie – je souhaite montrer la douleur d'un peuple et ma propre souffrance face à cette situation.

Propos recueillis par
Dominique Sarda et Révaz Nicoladzé

Coming home

Face à la trahison d'une enfant qui livre son père aux bourreaux, le cinéaste filme l'attitude de l'oubli et celle du pardon

***Coming Home* (*Gui Lai=Retour*)** Chine 2014, 1h49) de Zhang Yimou, avec Gong Li (Feng), Chen Daoming (Lu), Zhang Huiwen (Dan Dan)

Zhang Yimou adapte dans *Coming Home* un roman de Yan Geling qui lui avait déjà fourni le scénario de *The Flowers of War* (2011). Il met en scène un homme qui revient d'un 'camp de rééducation' à la fin de la Révolution culturelle en Chine.

Le retour de Lu, époux et père plein d'espoir devant l'accomplissement de ce qu'il n'avait osé rêver pendant tant d'années, aurait pu être une occasion de joie pour deux femmes l'attendant à la gare à l'heure supposée du train. Mais son épouse Feng s'est réfugiée dans l'oubli et sa fille Dan Dan dans la culpabilité.

Deux fois il a frappé à la porte de sa femme. Deux fois elle n'a pas voulu ouvrir : la première fois, alors qu'il était un fugitif traqué, elle craignait pour le sort de sa fille encore adolescente ; la seconde, alors qu'il est réhabilité, elle a perdu toute mémoire.



Chen Daoming dans *Coming Home*

C'est l'homme blessé et démuni qui va courageusement tenter de recoller, plus ou moins bien, les morceaux d'un bonheur détruit. S'il n'y parvient pas vraiment, il pourra cependant dire à sa femme tous les mots d'amour qu'il lui destinait depuis sa prison, dans une scène inattendue qui a, parait-il, ému aux larmes Steven Spielberg.

Une famille chinoise typique

> « Dans la tradition chinoise, quand vous voulez filmer quelque chose de très grand vous n'en choisissez qu'une partie pour en souligner la véritable ampleur. »

dit Zhang. Cette partie infime que le réalisateur veut montrer c'est une famille de trois personnes, exemple de la famille chinoise à enfant unique : un père intellectuel engagé, une mère cherchant à protéger sa fille unique à l'égoïsme farouche. Ce cocon éclaté est filmé presque en huis-clos, dans des tons d'un bleu-gris froid et pluvieux par le premier cinéaste chinois nominé aux Oscars qui confirme ici sa maîtrise de l'image (il a commencé sa carrière au cinéma comme directeur de la photographie), et sa délicatesse dans l'intime. La petite musique aux notes simples sur le piano reflète une certaine continuité malgré l'oubli.

Chen Daoming a été choisi par le réalisateur pour incarner le père parce que son aspect d'intellectuel lui faisait penser à son propre père. Son visage, souvent en gros plan, celui d'un homme honnête qui ne sait pas masquer ses émotions derrière d'épaisses lunettes rondes, est empreint d'une certaine douceur dans son tourment. Gong Li est remarquable dans le rôle d'une femme qui n'a plus qu'un souvenir, une obsession : son amour pour son mari. Elle s'est préparée à cette interprétation en observant la lenteur des paroles et des gestes des amnésiques dans des maisons de retraite. Le regard perdu, la bouche entrouverte (peut-être un peu trop souvent) elle réussit une transformation radicale après ses rôles brillants dans ses films précédents avec Wong Karwai, Zhang Yimou et bien d'autres.

L'amnésie historique

L'oubli est-il une condition pour reprendre une vie nouvelle ? L'amnésie de Feng, l'épouse de Lu, due à un excès de souffrrance, est une métaphore pour souligner l'amnésie qui frappe les populations après des évènements comme la Révolution Culturelle. Chacun cherche à oublier ses erreurs, ses crimes, ses douleurs, et le silence qui s'établit entre les générations empêche la transmission de s'effectuer naturellement, comme si les horreurs pouvaient être simplement mises entre parenthèses dans des vies tranquilles. Cette transmission avortée aurait dû conduire à la détection des germes du mal et à leur combat.

Le film pourrait sans difficulté être transposé à l'Allemagne de la Seconde Guerre mondiale où à l'URSS stalinienne. Les déportations, la dénonciation de leurs parents par des enfants endoctrinés, les familles déchirées, ont été malheureusement monnaie courante sous ces régimes. Pourquoi en parler encore ? Le réalisateur s'en explique. Les nouvelles générations chinoises découvrent maintenant l'ampleur des blessures de leurs aînés au sein de leurs familles : leurs parents, devenus vieux et hantés par le remords, font des aveux qui les bouleversent. Des souvenirs remontent à la surface. La nécessaire communication se profile. Le film contribue à un nouveau regard sur la Chine d'aujourd'hui.

La scène où Dan Dan fait à son père l'aveu de sa trahison constitue le tournant du film. Lu comprend enfin les ressorts qui ont conduit au blocage de la situation. Son pardon est celui d'un père aimant, touché par le désespoir dans lequel son enfant s'est embourbée : il est sans condition. L'aveu, et, en retour, le pardon et l'amour vont être les bases d'une reconstruction familiale partielle, mais sans zone d'ombre.

Nicole Vercueil

Le séminaire Pro-Fil 2014 avait pour thème les rites. Nous avons voulu, pour cette fois, donner un tour un peu plus 'théologique' à notre rencontre en invitant Michel Bertrand, théologien à Montpellier, pour introduire et accompagner ce séminaire. Nous avons ensuite exploré les rites dans le cinéma, depuis les rites chrétiens, en passant par ceux des autres religions monothéistes, jusqu'aux rites profanes. Le film du samedi soir, *Il va pleuvoir sur Conakry*, en présence de son réalisateur, Cheick Fantamady Camara, a résumé de façon profonde et originale nos préoccupations, en mettant en scène le conflit entre islam et animisme sur fond de modernité, et a permis une discussion aussi passionnée que chaleureuse avec l'assistance. Le samedi matin, la méditation fut un autre moment fort de ce week-end, avec un texte biblique lu en écho au film de la veille, exercice ô combien stimulant. Les pages qui suivent donnent des échos des différentes contributions. Pour certaines, le texte intégral se trouve en ligne.

Rite et rites

La parole ne se résume pas au seul langage parlé. Elle comprend aussi des gestes et parmi eux les rites, sans doute la forme la plus archaïque de l'expression humaine.[1] On en trouve dans toutes les sociétés, notamment dans leurs expressions religieuses.

Le texte complet de cet article est en ligne sur la page 'Séminaires' de notre site.

Le mot rite vient du sanscrit *rita* qui signifie « ce qui est conforme à l'ordre ». Le rite désigne donc la participation de l'humain à un ordre, l'ordre du cosmos et du rapport entre les dieux et l'humanité, l'ordre des êtres humains entre eux. Toutes nos relations sont régies, parfois à notre insu, par un ordre cérémoniel implicite. Par exemple 'les rites de politesse' ou encore les rituels dans le domaine du sport. On ne connaît pas de société sans rite. Lié souvent au monde religieux par les ethnologues, on connaît aussi l'existence de rites profanes. Dans notre société elle-même, marquée par un refus du ritualisme considéré comme irrationnel, on constate une ritualisation croissante pour combattre le désenchantement.

Le rite comme langage

Le rite est un langage qui permet de donner du sens, notamment dans les situations où celui-ci semble s'effacer, il est une façon de figurer l'indicible, support privilégié de la quête de sens qui est au cœur de l'humanité. Il synchronise diverses formes d'expressions (gestuelles, verbales…) et les articule en une structure dramatique. Il tient son efficacité de sa capacité à s'adresser à l'homme dans ses dimensions les plus sensibles : le corps, les sentiments, les émotions.

Les rites de passage constituent une constante anthropologique. Ce sont « toutes les séquences cérémonielles qui accompagnent le passage d'une situation à l'autre ».[2] Le changement est toujours porteur d'incertitude, car il faut entrer dans un monde inconnu, dans un statut social nouveau, apprivoiser une nouvelle façon d'être. Plus l'angoisse sera forte, plus le rituel remplira une fonction cathartique afin de purger l'angoisse et maîtriser l'irrationnel, qui est toujours menace du chaos. Face au risque de désordre, le rite pose un ordre en référant l'existence humaine à une transcendance et en resituant de façon rassurante l'individu au sein du groupe.

Rite et tradition

Le rite se reçoit d'une tradition. Il porte la marque d'une antécédence dont l'origine est souvent imprenable, inconnaissable, c'est pourquoi il a à voir avec le mythe. Certes, il peut y avoir des configurations nouvelles. Mais les matériaux (on parle des'ritèmes' comme on parle des phonèmes) remontent parfois à la nuit des temps. Parfois la signification du rituel change, mais les ritèmes demeurent (*cf*. la Cène / la Pâque juive / les rites agraires). Partout où il y a rite, il y a donc généralement répétition. La reproduction complète et rigoureuse du rituel est la condition d'efficience du rite. C'est pourquoi le rite tolère mal l'invention ou la créativité individuelle. En sa permanence, il structure une mémoire. Dans la dispersion des expériences, l'instabilité des émotions et des sentiments, le rite fixe des repères stables. Il s'exécute comme une pièce de théâtre qui n'aura d'efficacité que si les assistants en sont pleinement participants. Il met en jeu non seulement l'intellect, mais aussi les divers langages du corps (gestes, postures, mouvements, parures…), les différents organes des sens, le registre des émotions et de l'affectivité.



Michel Bertrand, lors du séminaire à Toulouse


Feu d'artifice du 14 juillet 2011

Côté profane, des 'rituels laïques' font mémoire des grandes heures de l'histoire du pays. La nation s'y autocélébre et y prend une dimension de transcendance.

Dire et faire sont indissociables dans le rite. Toutefois le faire a priorité sur le dire. C'est un acte effectué en disant quelque chose. Ce qui est dit c'est ce qui est fait. Cela va impliquer que le rite n'opère que s'il est accompli par une personne autorisée à ce titre.[3] Dans le domaine du rite, n'importe qui ne saurait faire n'importe quoi.

Fonctions du rite

Le rite est un langage symbolique qui permet une prise de distance et évite d'être submergé par le chaos des émotions. Il est fait de signes pour faire signe. Il renvoie, à travers des paroles et des gestes, à une altérité. Il est une ouverture sur une réalité autre qui met de l'ordre dans la réalité présente, qui assure l'existence contre le non-sens.

On comprend pourquoi la religion constitue un des terrains de prédilection du rite. Même profane, le rite est d'essence religieuse et il n'y a pas de religions sans rites.

Le rite est le lieu où sont évoquées attentes et angoisses, mais articulées à la réponse d'un Autre, à une Vérité à majuscule. On perçoit particulièrement cette ouverture à une altérité dans les rituels de passage. Par exemple le vœu d'inscrire son couple dans un au-delà du couple : au-delà qui est à la fois de l'ordre de la temporalité (un dépassement dans la durée) et de l'ordre de la valeur (l'aspiration à une fidélité créatrice). L'acte symbolique de la bénédiction vient dire ici que nous ne sommes pas l'origine de nous-mêmes : la vie se reçoit d'une Parole qui nous donne à nous-mêmes et nous confère notre identité ultime.

Le rite participe d'une mémoire narrative, par la mise en scène d'un récit et il inscrit ainsi dans une filiation, une appartenance. Mais le rite a également une dimension d'ouverture. Le souvenir dans le rite n'est pas séparable d'un avenir qu'il anticipe. Il rappelle que, dans la succession des générations, nul ne peut occuper le premier maillon de la chaîne, chacun a toujours été précédé et que l'humain ne peut se poser comme son propre fondement.

Le rite dépasse l'individu. Il a une fonction d'intégration (baptême) et tend à l'affermissement de la cohésion communautaire. Par là se comprend mieux également le lien entre le rite et la fête. La fête prolonge, déborde, englobe le rite, contribuant à sa force d'incorporation et contribue ainsi puissamment à l'identité du groupe.

Enfin, le rite accompagne les moments essentiels de la vie en faisant baisser l'angoisse suscitée par le changement de situation ou de statut, en la canalisant, en donnant du sens par-delà le chaos, particulièrement lors les rites de passage. Dans nos sociétés modernes, où la dimension rituelle traditionnelle s'est effacée, ces 'passages' continuent de mobiliser des valeurs affectives fortes - naissance, mariage, fêtes de fin d'année, décès - et vont prendre une forme rituelle.

Dieu seul est laïque ! Hélas l'homme a des maladies religieuses, cléricalement transmissibles ![4]

Ainsi, les demandes d'actes rituels, encore fréquents dans les Eglises notamment venant de gens qui en sont distancés, remplissent cet objectif existentiel. Notamment pour les passages importants ou critiques de la vie, le rite vient rappeler que l'humain n'est pas maître des énigmes de sa vie, qu'il ne dispose pas de cette dernière, qu'il n'en a pas la maîtrise.

Risques du rite

Pour finir je voudrais pointer les risques du rite. La dimension rituelle a toujours constitué un des thèmes privilégiés de la critique de la religion. Au 18ème siècle déjà, Voltaire se moquait des passions religieuses liées aux rites. Pour Freud, les rites sont l'expression de la religion en tant que névrose obsessionnelle de l'humanité. C'est même à cause de ces 'pièges du rite' que certaines traditions chrétiennes comme le protestantisme ont manifesté réserve et méfiance critiques à l'égard du rite.

> « C'est à la foi que nous sommes redevables de toutes choses, et de rien aux rites »

disait Luther.

Parmi ces dérives citons le passéisme qui enferme et étouffe, la transformation en simple routine, le magisme qui coupe le rite de la relation existentielle, le formalisme, le cléricalisme ou encore le désir de maîtrise : penser que, par le rite, on peut manipuler, maîtriser la vie, l'histoire, le destin ou le divin, avoir prise sur lui. Certes, le rite exprime une forme de respect de l'homme à l'égard des énigmes de sa vie, renonçant apparemment à toute maîtrise, reconnaissant sa finitude et la confiant par exemple à Dieu. Mais d'un autre côté l'acte rituel peut être une tentative de l'être humain pour conjurer rituellement cette non-maîtrise et s'accorder la maîtrise des énigmes de la vie.

Michel Bertrand

1. Henri HATZFELD, *Les racines de la religion. Tradition, rituel, valeurs*, Paris, Seuil, 1993, p.105.
2. Arnold VAN GENNEP, *Les rites de passage*, Paris, Picard, 1981 (1909), p.13.
3. Pierre BOURDIEU, « Le langage autorisé. Note sur les conditions sociales de l'efficacité du discours rituel », in : *Actes de la recherche en sciences sociales*, nov.1975, pp. 183-190, ainsi que « Sur le pouvoir symbolique », in : *Annales ESC* 32/3, 1977, pp. 405-411.
4. Citation de Tommy Fallot, pasteur du 19ème s.

Baptême, mariage, enterrement

Je me limite aux trois rites chrétiens qui correspondent aux grands rites de passage.

Dans *Le petit monde de Don Camillo* (Julien Duvivier 1952), le rite du **baptême** fait partie des enjeux de la rivalité entre le maire communiste et le prêtre qui n'a pas sa langue dans la poche. Il y est fait référence au dogme catholique selon lequel les enfants non-baptisés ne sauraient entrer au paradis. Rappelons que les limbes, inventés au Moyen Age, sont abandonnés par le Vatican en 2007.

Pour les trois baptêmes du film autobiographique *Baptême* de René Féret (1989), la dimension religieuse est présente, mais se résume à des signes extérieurs, comme garants d'un rite de passage. Le **mariage** des parents y est mis en scène dans un esprit 'monde encore intact'.

Dans ces deux premiers films, nous trouvons donc **des rites qui vont de soi**. Le premier date du début des années 1950, où la vision du monde mise en scène dans le film est encore largement partagée. Le second montre un mariage de 1935, mais est tourné en 1989. Etant autobiographique, avec une pointe nostalgique, il épouse tendrement la vision du monde de l'époque qu'il met en scène. Cela ne sera pas le cas du film suivant.

Le rite mensonger

Mariage de Lelouch (1974) relate en effet un mariage à peine plus tardif, au début des années 1940. La cérémonie n'y est signifiée que par les habits et le rituel de passage du seuil. Lors de différentes étapes de la vie du couple, alors qu'il se déchire, apparaît, comme un clin d'œil, la photo de leur mariage. Dans l'introduction, en voix *off*, Lelouch explique que ce film aurait pu très bien s'appeler 'Un homme et une femme'. Alors pourquoi 'Mariage' ? Peut-être parce que le terme sert ici de métaphore pour une image idéale, figée, à l'aune de laquelle se mesure la réalité qui s'inscrit dans le temps.

On change de ton avec *Pièce montée* de Denys Granier-Deferre (2010) où ce n'est pas seulement le rite du mariage qui est remis en question, mais aussi le sacerdoce. L'ordre social est marqué par des mensonges que le rite est censé camoufler par une référence à Dieu qui, par ricochet, se révèle fausse.

Mariages de Valérie Gagnabodet (2004) se tisse de *quiproquos* qui pervertissent les différents éléments constituant le rite pourtant arrangé selon la plus pure tradition. Si le ton est léger, le film montre le mariage en tant que prétexte pour une fête où chacun joue un rôle et où chaque élément sonne faux. **Le rite est le marqueur du mensonge social.**

Respect devant la faucheuse

L'Amour à mort d'Alain Resnais (1984) est construit par des correspondances très marquées autour du moment de l'**enterrement** de Simon[1]. C'est donc un acte religieux qui structure l'ensemble du récit. Mais d'habitude on ne voit dans les films que des rites comme accessoires d'un récit qui porte sur autre chose.

Secrets et mensonges de Mike Leigh (1996) s'ouvre sur l'enterrement de la mère adoptive de Hortense. Aucun sermon, juste le chant, les fleurs sur la tombe.

Dans *Au bout du conte* de Jaoui et Bacri (2013) on ne voit pas l'enterrement. Juste les effets que celui-ci provoque sur Pierre. Il ne semble pas ému par la mort de son père, il ne croit en rien, mais sa carapace se fend quand une voyante lui prédit sa propre mort.

Conclusion

Le rite est un signe tangible, un essai de fixer un moment particulier qui marque un passage, pour qu'il ne nous échappe pas. Mais ce désir tout humain de marquer ainsi les moments importants de nos vies par un rite traditionnel se révèle fallacieux quand ce dernier n'est plus en adéquation avec la vision du monde, voire la foi, des participants. Il devient alors tentative d'emprise sur la configuration de nos vies et se retourne contre ceux qui comptaient l'utiliser à leurs fins en révélant leurs mensonges existentiels.

Waltraud Verlaguet

[1] Voir l'étude détaillée de ce film : *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, Tome 154 avril-juin 2008, p. 181-198.

Clémence Poésy, Jérémie Renier et Jean-Pierre Marielle dans *Pièce montée*



Rites juifs et musulmans

Il y a le rite, et il y a la façon dont on le pratique et celle dont on le filme.

A travers plusieurs films mettant en scène quelques rituels classiques du judaïsme et de l'islam, (prière, mariage, enterrement, circoncision), on peut voir qu'en fonction du groupe social et de son intégration religieuse, mais aussi en fonction du regard du réalisateur, le rite peut constituer, selon les cas, un socle identitaire, un lieu de rassemblement, un tuteur qui soutient ou un carcan qui étouffe.

Et c'est bien l'idée de carcan qu'impose la vue de *Kadosh* (1999). Dans ce film qui se déroule dans une communauté ultra orthodoxe juive de Mea Shearim à Jérusalem, Amos Gitaï dénonce la façon dont une pratique religieuse s'avère contraignante et destructrice de l'individu lorsqu'elle règle de façon autoritaire tous les évènements de l'existence.

Yaël Abecassis et Yoram Hattab dans *Kadosh*

Véritable catalogue de rites, *Kadosh* commence par une scène décrivant minutieusement le lever rituel de Meir, Juif croyant et pratiquant. Lequel Meir, époux aimant de Rivka, sera forcé de la répudier car leur couple est stérile, tandis que Malka, la sœur de Rivka, devra épouser Yossef, un Juif ultra traditionnaliste auquel la communauté l'a promise.

D'un enterrement à l'autre

Avec *Les sept jours* (film de Roni et Shlomi Elkabetz, 2007), c'est le rite des obsèques dans une famille sépharade d'Israël qui est abordé. Mais, alors que *Kadosh* se déroulait dans une communauté profondément croyante, ici la famille des Ohaion est dénuée de toute spiritualité. Elle va observer scrupuleusement un rituel qui pour elle sera constitué d'actes traditionnels, obligatoires, mais dépourvus de sens.

Le rite peut constituer un socle identitaire, un lieu de rassemblement, un tuteur qui soutient ou un carcan qui étouffe.

Le rituel du deuil juif comporte une immersion de toute la famille dans la maison du défunt pendant sept jours. A la suite de la mort de l'un des siens, Maurice, la famille Ohaion va ainsi se trouver plongée pendant une semaine dans une situation de huis clos, favorable à l'explosion des tensions latentes et au surgissement des problèmes étouffés. Vont alors s'alterner les phases d'observance du rite et les moments de règlements de compte et de développements d'intrigues.

C'est également un enterrement, mais cette fois musulman, qui constitue le noyau de *Tenja*, un film de Hassan Legzouli (2005). Nordine, jeune Français d'origine marocaine, doit satisfaire aux dernières volontés de son père, immigré en France dans les années 1960, qui vient de mourir et a demandé à être enterré à Aderl, son village natal au cœur du Maroc. Mais Nordine ne connaît ni le Maroc, ni l'islam. Son voyage jusqu'à Aderl, dans un break qui contient le cercueil de son père, va prendre la forme d'une quête identitaire dans laquelle il sera aidé par une jeune Marocaine, Nora, rencontrée sur la route. Et c'est avec elle qu'il arrivera à Aderl et, au cours d'une magnifique scène toute de retenue et d'émotion, assistera à la mise en terre de son père par des paysans du village.

De l'huile dans les rouages

Quand le rite est trop rigide, on peut en huiler les articulations. Il en est ainsi dans *Noces éphémères* (2011), film très original où Reza Serkanian décrit une famille iranienne de la banlieue de Téhéran qui baigne en permanence dans l'islam le plus rigoureux, mais s'est organisé des accommodements avec lui pour que la vie soit possible. Ici, quotidien et rituel sont intrinsèquement mêlés, sacré et profane se côtoient en permanence. Ainsi, le circonciseur qui vient pour circoncire les deux garçonnets de la famille a tout du médecin de campagne débarquant comme pour un vaccin, et l'opération – qui n'a rien d'une cérémonie – sera suivie d'une fête aux accents égrillards.

Quant au titre même du film, il vient d'une disposition de la loi musulmane iranienne qui prévoit la possibilité d'un mariage temporaire en attendant le vrai mariage, quand celui-ci a dû être différé.

Jean Lods

Rites profanes

Selon le *Petit Larousse*, RITES : ensemble des règles et des cérémonies qui se pratiquent dans une Eglise, et RITUEL : ensemble des rites d'une religion. L'enracinement religieux semble donc indiscutable, mais la vie profane elle aussi, considérée en dehors de toute spiritualité, est fortement structurée par des rites.

Le caractère codifié, répétitif, donc reconnaissable, et spectaculaire des rites en fait un bon sujet filmique. Prenons pour fil directeur *Noblesse oblige* (Kings, Hearts and Coronets de Robert Hamer, Royaume-Uni 1949, 1h48) : le parcours criminel de Louis Mazzini dont feu la mère, coupable de mésalliance, avait été exclue de la noble famille d'Ascoyne, ducs de Chalmont. En assassinant ses parents mieux placés dans l'ordre de succession, il reprendra la place qu'elle avait perdue.

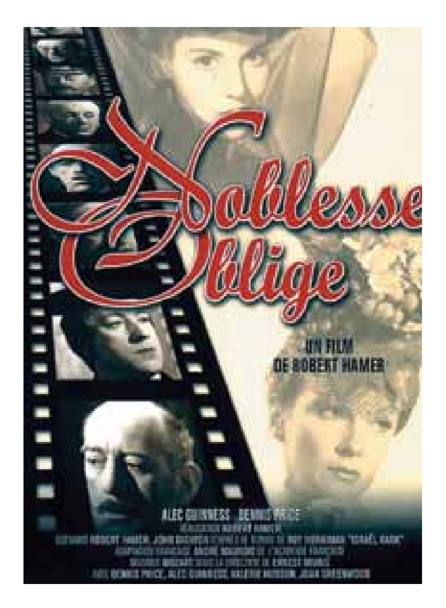
Rituel de caste

Le récit abonde dès lors en rituels marquant l'appartenance, ou non, à cette noblesse : funérailles auxquelles prennent part les membres de la famille (sans lui, au début) qui se séparent avec ostentation du *vulgum pecus* grâce au cortège qui suit le corbillard ducal vers l'église ; rituels liés à la table, dressée noblement au château, avec l'étiquette du service, ou plus intime chez le cousin évêque - et c'est la prévisibilité de l'ordonnance du repas qui permet à Louis de verser au bon moment le poison dans le porto ; rituels des loisirs aristocratiques, Louis allant à Maidenhead que fréquente la gentry exécuter son premier assassinat aux dépends d'un héritier. On trouve aussi dans cette série la chasse, sport de nobles dont les manants sont sauvagement exclus, et enfin l'intronisation du nouveau duc parvenu à ses fins, cérémonie d'apparat dans la grande salle du chateau, rite de passage et rite propitiatoire marqué par les vivats du menu peuple.

L'assassinat de Maidenhead – les amoureux en canot lancés vers la chute d'eau – exploite un rite utile à perpétuer l'humanité, la 'parade nuptiale' de l'éthologie, par lequel mâle et femelle d'une espèce se reconnaissent comme tels et testent leur propension réciproque à l'union : opération pleine de risque et d'inconnu, qu'il est donc essentiel de codifier vis-à-vis de ses impétrants et de la société environnante. On verra aussi Louis, Edith et Sibella engagés dans des travaux d'approche, d'esquive et de capture dont la fonctionnalité au but poursuivi nous est familière, mais qui n'en ont pas moins les propriétés notamment symboliques du rite.

A signaler aussi la forte présence des rites expiatoires (savourer le suicide rituel de l'amiral d'Ascoyne coulant avec son navire) incorporés dans l'apparat de la justice, rituel solennel qui rejoint ici celui de la politique, avec la Chambre des Lords délibèrant sur la culpabilité du duc Louis Mazzini ; ou dans celui, répressif et punitif, de la prison. Remarquable à cet égard le souci du bourreau de respecter les règles : une corde de soie pour pendre le duc, l'expression 'Votre Grâce' pour s'adresser à lui, et un poème, faute de prière, pour saluer son départ.

Bien d'autres films, notamment ceux pour lesquels l'appartenance est importante – comme *Le Guépard* (Visconti 1963), tableau d'une société confrontée à sa propre disparition, ou *La Règle du jeu* (Jean Renoir 1939), dont le titre déjà nous met sur la piste du rite – illustrent les innombrables déclinaisons des rites profanes, comme, dans ces deux films, les rituels du bal, de la chasse, du duel... *Le petit monde de Don Camillo* (Julien Duvivier 1952) a pour leitmotiv amusant le parallèle contrasté entre les rites vus par Don Camillo et la version athée du communiste Peppone : procession / manifestation ; son des cloches / discours par haut-parleur ; inauguration de la maison du peuple / de la cité-jardin...



Le cinéma comme rite

Mais on ne peut manquer ici d'évoquer un rituel cher aux cinéphiles, celui d'aller au cinéma. Les chercheurs ont fouillé le sujet et mis en évidence l'impressionnante symbolique de l'infrastructure – le hall illuminé, agité et bruyant placardé d'affiches, puis, franchie la barrière des caisses, les couloirs moquettés où le vacarme s'atténue et la lumière se tamise, jusqu'à l'entrée dans la salle aux portes capitonnées, aux immuables fauteuils rouges – fin des préliminaires : la séparation rituelle est accomplie, la phase liminaire peut se dérouler. Le maître de la cérémonie, désormais, c'est l'écran lui-même, qui s'allume quand s'éteint la salle, prépare à la projection par des images publicitaires, puis aborde le cinéma via les bandes-annonces, enfin fait taire par le noir les dernières conversations pour amener l'*introït*, le générique, et lancer le film, cœur de la célébration à laquelle communient les spectateurs – car s'ils sont là, c'est pour être en salle, avec les autres, et pas dans leur salon.

Puis s'opère à rebours la rentrée dans le monde après le rite : le président Clavairoly avait évoqué plaisamment, dans son homélie œcuménique lors du festival de Cannes

> « l'entrée dans la salle obscure comme au tombeau, et le retour à la lumière comme une résurrection ».

Jacques Vercueil

Rites et dogmes

Pourquoi avoir choisi, pour clore ce séminaire, *La Voie lactée* de Luis Bunuel (1969) qui parle davantage de dogmes que de rites ?

Parce que avons trouvé intéressant de mettre en parallèle rites et dogmes.

Le rite rend visible par le cérémonial, la gestuelle, le vêtement, les paroles prononcées, ce que le dogme énonce sous la forme abstraite d'une vérité conceptuelle. Si l'idée qu'on se fait de cette vérité débouche sur le rite, c'est la pratique du rite qui débouche le cas échéant sur un dogme.

Laurent Terzieff et Paul Frankeur dans *La voie lactée*



Bunuel, élevé dans la très-catholique Espagne du début du siècle dernier, s'est amusé à prendre à contre-pied, dans ce film, tout ce qu'il détestait, à savoir tout ce qui vaut pour établi, et en particulier l'emprise de la religion et de ses dogmes. Il dénonce férocement les fanatismes de tout poil et leur cortège de cruautés.

La Voie lactée, un film surréaliste, impertinent, absurde et jubilatoire, est d'abord une critique très documentée du christianisme comme fanatisme. C'est sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle, revisité par l'auteur, que deux pèlerins, Pierre et Jean, vont faire des rencontres plus ou moins incongrues, affranchies de toute contrainte historique, et qui donnent lieu à des débats théologiques inattendus où il apparaît que le christianisme est devenu au cours des siècles un mélange de rites et de dogmes incompréhensibles, de fanatismes stupides et cruels qui n'ont plus rien à voir avec le message biblique.

Certes, cet aspect-là du christianisme n'est plus vraiment d'actualité… et pour les participants du séminaire, ce film aurait beaucoup vieilli : il se révèlerait, quelque 45 ans plus tard, comme sans odeur et sans saveur.

Ce qui demeure cependant tragiquement d'actualité, ce sont bien les fanatismes religieux d'aujourd'hui : il y a toujours et encore de par le monde des « fondamentalismes du rite et de la parole » comme le soulignait Michel Bertrand. Aujourd'hui, comme hier, des hommes et des femmes y laissent leur vie.

Françoise Lods



Cheick F. Camara et Waltraud Verlaguet

Le rituel de l'interview

Après la projection du film *Il va pleuvoir sur Conakry* (voir la fiche page 20), les participants au séminaire de Toulouse ont eu le plaisir d'un entretien avec son réalisateur, le vif et modeste quinquagénaire Cheick Fantamady Camara, qui vit à Paris.

Quelques flashes sur ses propos

Le succès du film en Guinée « est venu des jeunes, qui y voyaient dénoncé ce qu'ils devaient subir en silence ».

Le casting, qui mêle acteurs professionnels ou non, mêle aussi les langues du pays, témoignant des failles de compréhension dans la population. Comme certains s'interrogeaient sur les raisons de la peur d'un accouchement au village, Cheick a précisé : « Ce n'est pas crainte de sorcellerie, mais des conditions sanitaires de nos campagnes ! »

Quant au fétiche, si important pour l'imam :

> « Chez nous, la 'religion première' l'emporte toujours à la fin sur celle importée – islam ici, christianisme ailleurs. »

Jacques Vercueil

Joseph à Conakry

COIN THEO

Lors de la méditation au cours du séminaire, les 27-28 sept. 2014 à Toulouse, le pasteur Jean-Pierre Nizet lisait Genèse 37 à la lumière de *Il va pleuvoir sur Conakry*, vu la veille.

Dès le début de l'histoire de Joseph, la situation familiale est extrêmement tendue suite à un lourd passif de conflits : la rivalité entre Léa et sa sœur Rachel, puis, en remontant les générations, toute une lignée de fratries abîmées par la rivalité et la jalousie, Jacob-Esaü, Isaac-Ismaël, Caïn et Abel.

Un frère

Abel restera dans la Bible le prototype du frère puisque c'est avec lui qu'apparaît le mot même. Etonnamment, c'est avec lui aussi qu'apparaît le nom de Joseph comme par *flashforward*. « Eve ajouta en enfantant son frère, Abel »[1] - or le nom de Joseph dérive de la racine du verbe *yasaph*, 'ajouter'. Le frère sera toujours un 'ajouté' avec lequel il faut exister. C'est le défi de la fraternité à laquelle ne parviendra pas Caïn et qui trouvera dans l'histoire de Joseph un dénouement fécond parce que ce dernier, par la force du pardon, a été en mesure de briser le cycle de la violence.

Mais au début de notre chapitre nous sommes très loin de ce dénouement. A l'inverse du film d'hier avec sa progression dramatique très lente, l'histoire de Joseph est dès le commencement empoignée par le mal pour ensuite progresser lentement vers la réparation de ce mal.

Les frères cristallisent leurs ressentiments sur la tunique de Joseph, signe de la préférence du père, et les rêves de Joseph ne font qu'aiguiser leur haine. Ils partent vers 'Sichem' (épaule, dos). Symboliquement le lieu où l'on tourne le dos à Dieu. Le nom de la ville revient trois fois comme pour alerter le lecteur. C'est ici que Siméon et Lévi ont provoqué un massacre pour venger l'honneur de Dina, leur sœur.[2] C'est un lieu de haine et de violence où selon les paroles mêmes de Jacob, ses fils ont fait son malheur. Alors pourquoi y envoyer le fils bien aimé ? Pour faire revenir une parole nous dit le texte, une parole de *shalom*.

> « Va vers tes frères, vas et vois le shalom de tes frères et le shalom du troupeau pour que tu me fasses revenir une parole ».

Ce double « va » sonne comme une parole de vocation. Avant même de connaître sa mission, Joseph répond par un seul mot : « Me voici ». Pensons à Abraham, le premier à forger ce mot[3], affirmation d'une disponibilité totale et inconditionnelle. Et lorsque l'homme anonyme lui pose la question : « Que cherches-tu ? » Joseph répond : « Mes frères, moi je cherche ». Pour la première fois, Joseph parle en 'moi' et se pose en tant que sujet, et son désir profond est un désir de fraternité.

> « Allons tuons-le et jetons son cadavre dans un trou qui servira de tombeau et nous dirons une bête mauvaise l'a mangé. »

Joseph se voit dépouillé de sa tunique qui sera roulée dans le sang d'un bouc et présenté à Jacob afin de faire souffrir le père par l'objet par lequel lui-même a fait souffrir ses fils.


Joseph vendu aux Madianites

Un bouc émissaire

Le narrateur parle d'un « bouc de caprins », or cette expression désigne l'animal immolé dans le sacrifice de réconciliation à Yom Kippour où le grand prêtre revêtu d'une tunique sacrée entre dans le sanctuaire avec deux boucs dont l'un sera sacrifié, l'autre envoyé au désert à Azazel[4]. Joseph vendu comme esclave, expulsé loin des siens, n'est pas sans rappeler le bouc chassé vers Azazel. Nous voyons comment le mécanisme victimaire se met en place. Dans l'histoire de Joseph comme celle d'hier, un groupe se rassemble contre un seul de ses membres pour l'expulser violemment, il s'agit toujours de se débarrasser de celui qui est en trop.

Plus tard, Joseph, serviteur de Pôtiphar, dépouillé à nouveau de son vêtement, accusé de viol, jeté en prison, sera revêtu finalement par Pharaon d'un habit princier. C'est alors qu'il permettra à la vie de triompher de la mort en réunissant les siens autour de lui. Cela ne se fera pas sans l'aide de Dieu dont l'action souvent cachée consiste à transformer le mal en un creuset pour la vie.

Pour les auteurs du Nouveau Testament, les premiers chrétiens, les pères de l'Eglise, les réformateurs… Joseph, de tous les patriarches et prophètes, exprime avec le plus de clarté la figure du Christ, la « vive effigie du Christ » disait Calvin. Le Christ, l'innocent plongé dans la fosse par la violence des autres, qui a librement refusé de faire violence, devenant chemin de salut y compris pour ceux qui ont succombé à la violence.

La force du Bien

Dans le film, il était essentiel que Bibi ne tue pas son père. Même si les femmes dans le cinéma à Conakry criaient « Tue-le ». « A quoi cela lui servirait ? » a dit cette autre femme à Cheick Fantamady Camara. A quoi cela lui servirait si ce n'est à faire proliférer le mal… Bibi n'a pas tué son père. Il jette le couteau… Loin des fétiches et des dieux qui font tomber la pluie, Bibi et Kesso, acceptant le renouvellement de la vie, font l'espérience d'un bien qui leur permet de traverser le mal.

Jean-Pierre Nizet, pasteur à Toulouse

Le texte complet de cette méditation est en ligne sur la page 'Séminaires' de notre site.

[1] Gn 4,2.
[2] Gn 34, 25-29.
[3] Gn 12, Gn 22…
[4] Lev 16,4-5.

‘Samedi de Pro-Fil’ à Marseille

Voir la version longue de cet article sur notre site.



Le ‘Samedi de Pro-Fil’ de Marseille s’est tenu le 15 novembre 2014 devant vingt membres du groupe et la présence de Simone Clergue venue de Montpellier.

La matinée a été entièrement occupée par une réflexion sur l’adaptation d’une œuvre littéraire au cinéma. Joëlle Meffre a choisi *Lettre d’une inconnue*, une nouvelle de Stefan Zweig de 1922, portée au cinéma par Max Ophuls en 1948. Le dispositif choisi va de l’œuvre écrite au film. Dans l’obscurité de la salle, les spectateurs entendent l’enregistrement des extraits de la nouvelle lus par une comédienne, extraits immédiatement suivis de la projection de leur adaptation à l’écran. Le procédé est renouvelé plusieurs fois puis la discussion s’ouvre entre les spectateurs et se révèle très riche. La proximité dans le temps entre le texte écouté et le film visionné est telle que le spectateur perçoit clairement la conduite de l’intrigue, la finesse psychologique, l’art de l’écrivain et voit aussitôt après, sur l’écran, l’équivalence visuelle, la représentation physique des personnages, les transformations de certains passages, la création de décors, les inventions narratives qui font du film une œuvre inspirée de l’écrit mais parfaitement autonome et de qualité.

L’après-midi fut consacrée à la présentation d’une sélection de montages réalisés par le groupe de Marseille pour les ‘Nuits de l’éthique’[1] entre 2008 et 2013 et qui n’avaient pas été vus par tous pour cause de Festival de Cannes à la même date. Les sujets abordés étaient : La Nuit des Sagesses et des Folies, la Nuit des Transmissions, la Nuit du Rire,la Nuit du Dialogue inter-religieux autour d’Abraham, la Nuit du Masculin et du Féminin, la Nuit de l’Ancien et du Nouveau Monde.

André Lansel

[1] La *Nuit de l’éthique* débute en soirée et dure jusqu’au milieu de la nuit. De courtes interventions de penseurs et artistes variés se succèdent, utilisant des domaines de connaissances aussi divers que la philosophie, l’histoire des religions, le cinéma, la musique... au service d’un thème imposé.

Théologie et Cinéma

Les cours sont en ligne sur notre site, page ‘cours’.



Pro-Fil à la Faculté de théologie protestante de Montpellier

Les cours à la faculté ont commencé en septembre 2014. Cinq rencontres sont prévues durant l’année universitaire. L’enjeu consiste à sensibiliser les étudiants en théologie à l’importance du cinéma tant comme outil pédagogique que comme objet d’études théologiques.

Cela ne va pas de soi. Le cinéma a son langage particulier qu’il faut maîtriser au moins un tant soit peu pour pouvoir analyser un film de manière argumentée. Or, ce type d’analyse n’est pas à priori familier aux étudiants.

Remarquons que les profiliens sont admis en tant qu’auditeurs libres à ces journées - et nous remercions l’Institut protestant de théologie d’avoir rendu possible cette participation, car c’est surtout ce croisement des regards entre cinéphiles et théologiens qui promet d’être fécond.

La première journée était consacrée aux fondamentaux : qu’est-ce que le cinéma et pourquoi s’y intéresser en tant que théologien.

Pour la deuxième journée, profiliens et étudiants s’appliquent à décortiquer un film choisi parmi ceux que les étudiants ont aimés : *Intouchables* d’Eric Toledano et Olivier Nakache (2011). Au programme : analyse des plans du films, puis discussion en groupe et appropriation théologique du film - alors qu’il ne s’agit pas d’un film religieux, d’où l’intérêt de la démarche.

Dans la suite sont prévus des travaux pratiques : monter un court métrage à partir des travaux des étudiants, travailler sur un sujet éthique à partir de films, analyser des thèmes religieux au cinéma...

Waltraud Verlaguet

Francois Cluzet, Omar Sy dans *Intouchables*



Un nouveau groupe en Ile-de-France

Après avoir été des compagnons de route de Pro-Fil, à la paroisse de Plaisance dans le XIVème arrondissement, un groupe de cinéphiles parisiens a rejoint notre association, constituant ainsi le troisième groupe Pro-Fil en Ile-de-France, aux côtés de ceux de Paris et d'Issy-les-Moulineaux

Frédérique de Palma, responsable du nouveau groupe, raconte :

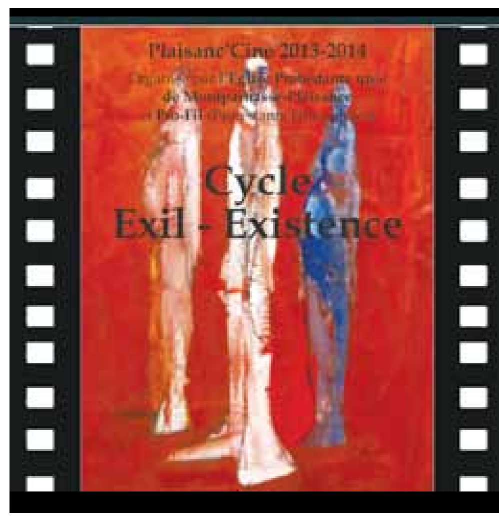
« Préfigurant la nouvelle entité, Plaisanc'Ciné existait depuis de nombreuses années à la paroisse de Plaisance, au 95 rue de l'Ouest.

Béatrice Hollard-Beau, qui en était le pasteur depuis 2003, avait tout de suite mis en place des cycles de conférence autour d'un thème chaque année différent, et Plaisanc'Ciné établissait son programme en fonction du thème de réflexion choisi.

Par ailleurs, un film choisi par une équipe de Pro-Fil était projeté chaque mois au cinéma l'Entrepôt, situé près du temple, à raison de neuf films par an. Puis un débat avait lieu à la 'cabane', 78 rue Raymond Losserand, toujours près du métro Plaisance. Un membre de l'équipe de Pro-Fil présentait le film et animait le débat après chaque séance.

Au fil du temps, un groupe d'habitués s'est constitué et s'est nourri de la lecture cinématographique de films souvent forts qui suscitaient des réactions spontanées, à vif, puisque le film venait d'être découvert. En 2009-2010, autour du thème 'Premier-dernier', avaient entre autres été projetés et discutés *De beaux lendemains (* Atom Egoyam, 1997), *La leçon de musique* (Satyajit Ray, 1958) et *Le soleil* (Alexandre Soukourov, 2007*)*. *Certains l'aiment chaud* (Billy Wilder, 1959) et *La révélation* (Hans Christian Schmid, 2010) ont fait partie des films illustrant en 2012-2013 le thème 'Secret-dévoilement'.

Lorsque la question de la poursuite de Plaisanc'Ciné - Pro-Fil s'est posée, en mai 2014, j'ai accepté de prendre la responsabilité de l'organisation de cette activité au sein de la paroisse et Pro-Fil nous a toujours accompagnés, guidés, 'éduqués' de son regard depuis le début. Maintenant le groupe Pro-Fil de Plaisance, en lien avec l'association, va apprendre à fonctionner progressivement sans l'appui systématique des anciens profiliens. Quelques volontaires (4-5 personnes) vont être formés à l'art d'animer un débat sur un film et je fais partie de ce groupe.



L'affiche de Plaisanc'Ciné 2013/2014

Cette année on innove à Plaisance et quatre films ont été choisis autour du thème **'Murs à abattre ? Murs à construire ?'** : *La Zona*, le 29 septembre, *Cria Cuervos*, le 24 novembre, *Leonera*, le 19 janvier, *Une histoire vraie*, le 23 mars. Mais sont prévus également quatre débats autour d'un film actuel, choisi à l'avance selon le principe habituel des réunions profiliennes. Les dates de ces débats ont déjà été retenues : 17 décembre, quatre février, 20 mai et 17 juin 2015. A noter que ces activités sont ouvertes à l'extérieur et non pas réservées aux seuls profiliens. »

Propos recueillis auprès de Frédérique de Palma par Jean Wilkowski

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents
Cette adhésion comprend l'abonnement à *Vu de Pro-Fil*

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal | Ville

Téléphone | Courriel

Tarifs :

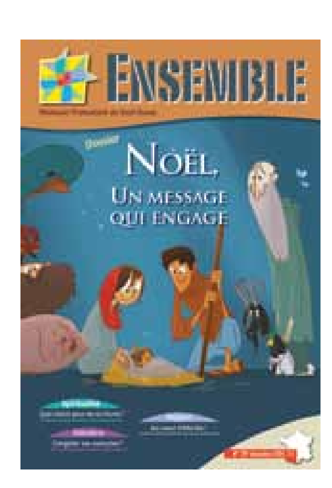
- ☐ Individuel : 30 € - Soutien : à partir de 40€
- ☐ Couple : 40 € - Soutien : à partir de 50€
- ☐ Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)
- ☐ Autre : nous consulter

Ci-joint un chèque de.................... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES

Quel Dieu pour notre temps ?

La rubrique 'Cinéma et Théologie' du journal *Ensemble*



Le journal *Ensemble* (mensuel de l'Église protestante unie de France en Sud-Ouest) a inauguré avec son numéro de septembre 2014 une série de chroniques sur le cinéma.

Il ne s'agit pas de critiques de films d'actualités, comme cela est très bien fait ailleurs. Il ne s'agit pas non plus d'une analyse de films religieux, telle qu'on peut en trouver là aussi dans d'autres mensuels. Le but est d'appréhender la manière dont le cinéma contemporain évoque Dieu ou Jésus. Quelle(s) idée(s), quelle(s) représentation(s), quelle(s) image(s) il s'en dégage ? Celles du Dieu guerrier, Tout-Puissant, moralisateur, vengeur, bon…

Toutes ces images peuvent se réclamer de certains textes bibliques. Toutes ces représentations de Dieu ont été défendues au cours de l'histoire et le sont encore par certaines églises. Car toutes ne mettent pas en avant la même 'image de Dieu', en fonction de la manière dont elles appréhendent et interprètent la venue et la mort de Jésus-Christ. Le protestantisme réformé, sur ce plan-là, n'a pas la même représentation de Dieu que la tradition catholique romaine ou que certains courants évangéliques.

Cette chronique est ainsi et avant tout un espace de dialogue avec la culture de notre temps. Car après avoir décelé la représentation de Dieu qui se dégage de l'œuvre cinématographique, il s'agira d'entrer en dialogue avec elle. Il s'agira de souligner en quoi cette représentation est fantasmée ou inappropriée, correspondant à une certaine période de l'histoire, à une certaine église... Il s'agira de dire en quoi elle est proche ou éloignée de la représentation que le protestantisme réformé s'en fait.

Christophe Jacon

Au service de la presse

Le démarrage sur *Ensemble*, journal du Sud-Ouest, d'une rubrique cinéma est une initiative de ce journal que *VdP* est heureux de saluer, et à laquelle Pro-Fil s'est engagé à contribuer ! Cela vient s'ajouter aux parutions régulières de la signature Pro-Fil dans les trois mensuels du Sud-Est – *Réveil* en Rhône Alpes, *le Cep* en Languedoc-Roussillon et *Echanges* en Provence-Alpes-Cote-d'Azur – et dans *Mission*, le magazine du Service protestant des missions et des relations internationales (Defap) ; dans *Causes communes*, le trimestriel de la CIMADE ; occasionnellement, dans l'hebdomadaire national *Réforme* ou sur son site. Quelques années en arrière, on trouvait aussi une page cinéma dans *Evangile et Liberté*, une autre dans *La voix protestante* (édition Est)... tous ces titres ayant chacun sa spécificité selon son audience et sa thématique propres.

Certes, faisant suite aux 55 numéros de *La Lettre de Pro-Fil*, *Vu de Pro-Fil* en est à sa 22ème livraison trimestrielle, ce qui se cumule en plus de vingt ans de présence dans la presse écrite - une présence fidèle, mais ô combien modeste ! La presse protestante touche tous les mois un lectorat de plusieurs dizaines de milliers de personnes, et constitue un média infiniment plus ample pour transmettre une certaine vision des hommes, de la société et de l'espoir à travers le cinéma.

Jacques Vercueil

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal | Ville

Téléphone | Courriel

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES



Date :

Signature :

Présence protestante sur France 2

Dimanche 28 décembre à 10h

Peindre la Bible en Allemagne de 1914 à 1933 de Audrey Lasbleiz (réalisatrice) et Marie-Laure Ruiz-Maugis.



La Vie du Christ d'Emil Nolde (1911) illustre, parmi d'autres peinture, l'art de cette période

L'ébranlement profond causé par la guerre de 14-18 a hanté les artistes allemands de l'entre-deux guerres. Chrétiens ou non, religieux ou athées, les artistes de cette période sont tous pris dans la question du « Pourquoi ? ». Comment parler encore à travers l'art quand tout s'effondre ?

Présence Protestante, c'est tous les dimanches à 10h sur France 2. Après leur diffusion, les programmes sont disponibles pendant une semaine sur pluzz.fr.

www.presenceprotestante.com

Les + sur le site

- Les textes des cours 'Théologie et Cinéma' à la faculté de théologie de Montpellier (Waltraud Verlaguet) : «Théologie et Cinéma, 10 oct. 2014 » ; « Pourquoi s'intéresser au cinéma quand on fait de la théologie ? » ; « Le cinéma, c'est quoi ? » (v. page 'Cours' du site).
- Les versions longues des articles (v. page 'Séminaires') : « Les rites. Introduction au séminaire 2014 » (Michel Bertrand) ; « Lire Genèse 37 après avoir vu le film *Il va pleuvoir sur Conakry* » (Jean-Pierre Nizet).
- La version longue de : « Le 'Samedi de Pro-Fil' à Marseille » (André Lansel) (chercher par auteur)
- Les comptes-rendus des festivals de Mannheim (Alain Le Goanvic) et Montauroux (Paulette Queyroy) (v. les pages de ces festivals)
- Les émissions radio *Champ/Contrechamp* et *Ciné qua non* des trois derniers mois
- Les prix des jurys œcumeniques, des jurys INTERFILM et du jury Pro-Fil (v. pages de ces festivals)
- Les articles sur les films du Cinemed de Claude Bonnet, Maguy Chailley et Dominique Sarda (v. la liste sur la page 'CINEMED' de la rubrique 'Autres festivals')

Montpellier 2 : changement d'adresse

Depuis le mois d'octobre 2014, le groupe Montpellier 2 se réunit à la Bibliothèque de la Faculté de théologie 13 rue Louis Perrier à Montpellier (et non plus rue Brueys) mais toujours le 3e mardi du mois.

Rocheton 21 - 22 mars 2015

« La créativité artistique vue par le cinéma »

sera le thème du week end annuel des Franciliens.

Les trois groupes de Paris et d'Issy-les-Moulineaux vont se rassembler les 21 et 22 mars 2015 au centre du Rocheton, près de Fontainebleau, pour aborder la manière dont les cinéastes ont traité le processus de création, que ce soit dans l'écriture, la peinture, la musique, le cinéma ou les autres arts.

Le précédent séminaire avait porté sur Billy Wilder, tandis qu'en 2012 et 2013, les travaux avaient porté respectivement sur 'le double' puis le western.

Françoise Wilkowski

Crédits Photos :

p 1 : © Diaphana Films
p 3 : © Shayne Laverdiere
p 4 : © ANSA
p 6 : © INTERFILM ; © Amit Berlowitz
p 7 : © KVIFF 2014
p 8 : © Bai XiaoYan
p 9 : © Pro-Fil
p10 : Wikimedia commons, photo Yann Caradec
p11 : © Diaphana Films
p12 : © Haut et Court
p13 : DR
p14 : DR ; © Pro-Fil
p15 : © Den Haag, Koninklijke Bibliotheek MMW_10B23_38r_min
p16 : © Gaumont Distribution
p17 : source : http://epump.org
p19 : © Nolde Stiftung-Seebüll
p20 : © Cheick F. Camara

A la fiche

Cette rubrique ne présente pas toujours un film actuellement 'à l'affiche', mais une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.



IL VA PLEUVOIR SUR CONAKRY

France/Guinée - 2007

Durée : 1h40

RÉALISATION :

Cheick Fantamady Camara - Scénario et dialogues : Cheick Fantamady Camara - Images : Robert Millie - Musique : Ismaël Sy Savane - Production : Annabel Thomas et Mariam Camara

INTERPRÉTATION :

Alexandre Ogou, Tella Kpomahou, Balla Moussa Keïta

AUTEUR :

Cheick Fantamady, né en 1960, est de nationalité guinéenne. En 1997, il suit une formation à l'écriture de scénario à l'INA et en 1998 à la réalisation cinématographique à l'École Nationale Louis Lumière. Il travaille ensuite comme assistant réalisateur avec plusieurs cinéastes africains, il participe aux tournages de *La Genèse* de Cheick Oumar Sissoko, de *Dakan* de Mohammed Camara et de *Macadam Tribu* de Zeka Laplaine. A partir de 2000, il réalise plusieurs courts métrages dont *Konorofili* primé au FESPACO, *Little John* et *Bé Kunko* qui témoignent de la violence de la société guinéenne confrontée à l'afflux de milliers de réfugiés venus du Libéria et de Sierra Leone.

Il va pleuvoir sur Conakry est son premier long-métrage. Ce film a été primé dans de nombreux festivals dont le prix du public au FESPACO en 2007, le prix du public RFI, le prix Rur'Art de la région Poitou-Charentes.

RÉSUMÉ :

B.B. a 20 ans. Il est dessinateur caricaturiste et fils de l'intraitable Karamo, imam et gardien de la tradition ancestrale de son village. Il va se trouver devant une alternative délicate lorsque il sera désigné par son père comme le successeur. Il ne peut se résoudre à suivre ce destin et veut se battre pour exercer librement son métier et vivre son amour pour la belle Kesso, jeune informaticienne. Il va alors s'attirer les foudres de son père.

ANALYSE :

Quel plaisir de suivre cette histoire aux personnages simples mais sympathiques et très vivants. Et ce n'est pourtant pas une histoire simpliste que celle de ce jeune couple de Conakry essayant de résister au poids des traditions religieuses (l'islam et le fétichisme se combinant subtilement dans le personnage de l'imam), dont l'obscurantisme est encouragé par le pouvoir en place qui y voit un moyen de renforcer son emprise sur le peuple. Témoin cette utilisation manipulatrice des prévisions météo au cours des prières du vendredi, en faveur de l'arrivée de la pluie. Lors de l'accouchement de la jeune Kesso, qui se passe au village pour faire plaisir à sa belle famille, on assiste à des rituels animistes montrant la force et la permanence de la religion ancienne, résistant aux religions importées.

Plusieurs scènes manifestent l'attirance des jeunes pour ce qui vient de l'Occident moderne, au grand dam des parents plus traditionnalistes. Mais les femmes semblent beaucoup plus ouvertes et prêtes à accueillir ces nouveautés.

Ce film n'a peut-être pas la force esthétique et dramatique de *Mooladé* d'Ousmane Sembene (2004) qui abordait un thème semblable, à propos de l'excision. Mais il a les atouts d'un bon cinéma populaire, susceptible de faire réfléchir non seulement le public africain mais aussi tous ceux qui s'intéressent aux problèmes que rencontrent les acteurs de la modernisation confrontés au poids de l'obscurantisme religieux.

Maguy Chailley



Tella Kpomahou et Alexandre Ogou dans *Il va pleuvoir sur Conakry*

Dans le cadre d'une collaboration avec le site *protestants.org*, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur *pro-fil-online.fr* toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis *VdP 21* : *Cercles* (Srdan Golubovic) - *Palerme* (Emma Dante) - *The Salvation* (Kristian Levring) - *Winter Sleep* (Nuri Bilge Ceylan) - *NDE - Near Death Experience* (Gustave Kerven et Benoit Delépine) - *La dune* (Yossi Aviram) - *A la recherche de Vivian Maier* (John Maloof et Charlie Siskel) - *Party Girl* (Samuel Theis, Maria Amachoukeli, Claire Burger) - *Sils Maria* (Olivier Assayas) - *Shirley* (Gustav Deutsch) - *Les âmes noires* (Francesco Munzi) - *Les combattants* (Thomas Cailley) - *Bodybuilder* (Roshdy Zem) - *Saint Laurent* (Bertrand Bonello) - *Gemma Bovery* (Anne Fontaine) - *Hippocrate* (Thomas Lilti) - *Leviathan* (Andrei Zviaguintsev) - *Mange tes morts* (Jean-Charles Hue) - *Still the Water* (Naomi Kawase) - *Le Paradis* (Alain Cavalier) - *L'institutrice* (Nadav Lapid) - *Le sel de la terre* (Win Wenders, Juliano Ribeiro Salgado) - *Le moment et la manière* (Anne Kunvari) - *Chemin de croix* (Dietrich Brüggemann) - *Fury* (David Ayer) - *Geronimo* (Tony Gatlif) - *Of Men and War* (Laurent Bécue-Renard) - *Magic in the Moonlight* (Woody Allen) - *Mommy* (Xavier Dolan) - *Bande de filles* (Céline Sciamma) - *A Girl At My Door* (July Jung) - *Quand vient la nuit* (Michael R. Roskam) - *L'homme du peuple* (Andrzej Wajda)